

Synode : comment se parler avec authenticité sans se froisser ?

Se parler authentiquement en Église, cela s'apprend. C'est ce qu'explique le père Paul Dollié dans son livre, *Vivre nos relations dans la paix*. Ce prêtre de la communauté de l'Emmanuel, curé à Paris, détaille des outils pratiques pour y parvenir. Un vade-mecum précieux au service d'une Église synodale.

Recueilli par Gilles Donada (interview) / Clémence Houdaille (livre), le 09/09/2022 à 11:43 Modifié le 09/09/2022 à 11:44



La démarche synodale voulue par le pape François exige une vraie compétence pour prendre la parole et se parler avec authenticité sans se froisser. Comment s'y prendre ?

P. D. : « Nous sommes appelés à devenir experts dans l'art de la rencontre, dit François. Non pas dans l'organisation d'événements, ou

dans la réflexion théorique sur des problèmes, mais avant tout dans le fait de prendre le temps de rencontrer le Seigneur, et de favoriser la rencontre entre nous » (1). Cet art de la rencontre se décline en quatre modalités, dont je parle dans mon livre (lire ci-dessous) : l'art d'entrer en relation avec l'autre sans l'utiliser ; l'art de maîtriser notre langue ; l'art de résoudre les conflits ; l'art de vivre la correction fraternelle. Cette culture de la rencontre est un outil précieux pour passer, en Église, du travail ensemble

(c'est-à-dire de la simple répartition des tâches) à la co-responsabilité : une réflexion commune sur la pertinence des tâches et des projets.

Quelles sont les principales sources d'incompréhension en Église ?

Père Paul Dollié : L'absence de parole. C'est paradoxal car nous sommes une religion incarnée, une religion du Verbe ! À l'église, le dimanche, le prêtre appelle à aimer son prochain, mais il explique rarement comment s'y prendre. On en reste souvent au niveau d'une injonction « spiritualisante ». Imaginons un paroissien qui ne s'entend pas avec un autre membre de la communauté. Le malaise est réel mais les deux se murent dans le silence. Peu à peu, l'idée même de se croiser ou de se retrouver dans la même pièce devient difficile... Ils s'évitent, détournent le regard. Les émotions (anxiété, colère, tristesse, etc.) s'intensifient... On aimerait dire à l'autre ce qu'on ressent, mais on a peur de ne pas être compris, d'être contredit, rejeté... On est partagé entre deux douleurs : celle de ne pas avoir une relation apaisée et celle d'être mal reçu si l'on parle. Souvent, on choisit par défaut de ne rien dire. Dans *La Joie de l'Évangile*, le pape François dit qu'on ne doit pas laisser les choses en l'état.

Les conflits font partie de la vie de l'Église dès qu'elle est en croissance. Dès qu'on grandit, on se frotte, c'est normal. On le voit dès les Actes des apôtres (6,15) à propos de l'accueil des païens.

Comment sortir de cette ornière ?

P. D. : En osant parler, en mettant des mots sur ce qui ne va pas. On croit souvent que l'autre devine ce qu'on pense. C'est une erreur : personne n'est devin. Pas même Jésus. « Que veux-tu que je fasse pour toi ? », demande-t-il à l'aveugle (Luc 18,41).

Que dire de la correction fraternelle à laquelle le Christ invite ses disciples (Matthieu 18,15-18) ?

P. D. : Il s'agit d'une manifestation de la charité entre frères et sœurs, très difficile à exercer. Elle concerne tout acte ou parole qui a offensé quelqu'un, que ce soit moi, un frère de communauté aussi bien qu'un non-croyant. Elle consiste à signaler un comportement qui ne nous paraît pas ajusté.

Comment « corrige-t-on » son frère ou sa sœur ?

P. D. : D'abord, il s'agit de vérifier s'il y a vraiment matière à « corriger ». Parfois, nous sommes choqués par une différence de tempérament, de priorité ou de manière de faire. Autres questions préalables à se poser : suis-je habilité à faire des remarques (ne nous chargeons-nous pas d'une mission qui n'est pas la nôtre) ? Est-ce que j'agis par intérêt personnel ou bien par amour et esprit de service du frère et de la communauté ? Ai-je le cœur en paix pour aborder le sujet ? Les conditions matérielles aussi sont importantes. Comme le préconise Jésus, l'entretien se déroule d'abord en tête-à-tête. Ai-je choisi le meilleur lieu et le meilleur moment ? Enfin, avant de nous lancer, demandons la force de l'Esprit... On peut toquer à la porte, au sens propre comme au sens figuré : « Es-tu prêt à tout entendre ? ».

Et du côté de la personne qui reçoit la « correction » ?

P. D. : Une « correction » ne peut être véritablement entendue que par quelqu'un qui la souhaite, qui l'attend, voire qui la demande. Cette ouverture se manifeste dans des phrases comme « N'hésitez pas à me faire des remarques, à me signaler ce qui ne vous semble pas ajusté ». Son intérêt ? La correction attire notre attention sur nos angles morts, sur des éloignements, des erreurs que nous ne voyons pas. On peut accueillir avec reconnaissance celui ou celle qui a le courage de faire cette démarche. Celle-ci contribue à notre croissance spirituelle. Ensuite, à nous de faire le tri entre les remarques que nous avons reçues.

Comment parler sans blesser l'autre ?

P. D. : Certains outils dans le domaine de la psychologie sont profitables. Je pense à la communication non violente qui propose de s'exprimer en quatre étapes. La première étape consiste à décrire des faits (« Tel jour, tu as dit ou fait cela... »). La seconde, à exprimer les émotions et les sentiments qui ont surgi à cette occasion (« Je me suis senti mis de côté, remis en cause... »). La troisième à préciser son besoin qui n'est pas comblé (« Cette tâche compte beaucoup pour moi... »), et la quatrième, à exprimer une demande (« Accepterais-tu qu'on parle ensemble de qui fait quoi... »).

Vous insistez sur la culture du « feedback ». De quoi s'agit-il ?

P. D. : Il s'agit de prendre les devants pour demander à ceux qui nous entourent un avis, un retour, un « feedback » sur notre manière d'être et d'agir. Cette démarche permet à toute personne (notamment celle en responsabilité) de rester en contact avec la réalité du terrain... Cela peut se vivre en couple, en famille, entre collègues et à l'église. Souvent, tout commence par une alerte : une émotion, une impression de ne pas être ajusté nous saisit. « Mon homélie n'a-t-elle pas été trop longue ? » « Fallait-il réunir si vite ces personnes ensemble ? » « Durant cette réunion, ai-je permis à tout le monde de s'exprimer ? » Une petite enquête permettra de vérifier si notre impression se confirme ou pas : « Cela m'intéresserait de savoir/que tu me dises/que tu écoutes ceci.... » Ne nous cantonnons pas à notre « fan-club » pour être conforté, mais demandons aussi l'avis de personnes de confiance, extérieures à notre cercle.

Pas facile de demander un retour aux autres !

P. D. : Bien sûr que non ! Pourtant, c'est nécessaire si on veut mieux se connaître et prévenir des tensions ou des conflits. À cette fin, il existe un autre outil intéressant : la fenêtre de Johari, inventée par deux psychologues américains dans les années 1950. Elle comporte quatre carreaux. Le premier s'appelle la « zone publique », elle concerne ce que moi et les autres connaissons de moi ; le second carreau s'intitule la « zone cachée » : ce que seulement moi connais de moi ; le troisième s'appelle la « zone aveugle » : ce que les autres connaissent de moi mais que j'ignore ; la quatrième est la « zone inconnue » : ce que ni les autres ni moi ne connaissons de moi. Le but de la démarche est d'agrandir la « zone publique », tout en respectant son jardin secret. Demander des critiques constructives et des feedbacks permet de renforcer la connaissance de soi, de gagner en authenticité, de corriger et d'améliorer certains manques ou défauts.

Livre. La fraternité, mode d'emploi

Vivre nos relations dans la paix (2), du P. Paul Dollié, est un petit ouvrage très pratique qui donne des pistes concrètes pour pacifier nos relations afin de donner une fécondité nouvelle à notre vie missionnaire.

Nos comportements peuvent barrer l'accès à l'Évangile s'ils ne correspondent pas au message annoncé. Ce constat, le père Paul Dollié, curé de la paroisse Saint-Laurent à Paris, l'a dressé en relisant son expérience. « *Dans ma première mission de curé, ce n'étaient pas "les païens" extérieurs à la paroisse qui m'empêchaient d'annoncer l'Évangile, mais la communauté que nous formions qui, par de multiples petits dysfonctionnements, devenait obstacle à la mission* », reconnaît-il en avant-propos de son ouvrage destiné à aider à « *vivre nos relations dans la paix* ».

Le sous-titre le rappelle : « À ceci tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples : si vous avez de l'amour les uns pour les autres » (Jn 13,35). Pour aider à mettre en œuvre ces relations fraternelles, point de départ de la mission, c'est donc un petit livre très pratique et accessible, déroulant quatre pistes à suivre. Avec, avant même la « mise en route », une première vérification : sommes-nous bien en communion les uns avec les autres, sommes-nous heureux d'être ensemble, sommes-nous sûrs que dans le groupe que nous formons (paroisse, famille...), personne n'est perdant, lésé ? Cette mise au point faite, l'auteur développe les quatre chemins nécessaires pour vivre la fraternité : entrer en relation avec l'autre sans l'utiliser, maîtriser notre langue, résoudre les conflits, vivre la relation fraternelle. Chaque court chapitre est ponctué de citations bibliques, et se termine par une série de questions pour réfléchir, seul ou en groupe, à ses propres attitudes.

Enfin, Paul Dollié propose une dernière démarche pour apprendre à aimer, « celle du Christ lui-même » : « On apprend à aimer en sortant ou en s'abaissant ; pour Jésus, en se faisant pauvre (2 Co 8,9), en obéissant jusqu'à la mort ; pour les disciples, en quittant le Cénacle après la Pentecôte ; pour nous, en quittant nos églises, nos clubs et nos maisons. » Car c'est en sortant que nous découvrons « que nous ne savons pas aimer quand nous sommes face à celui qui n'est pas de notre milieu, de notre culture ou de notre génération ».

(1) Homélie de la messe d'ouverture du synode sur la synodalité, dimanche 10 octobre 2021.

(2) *Vivre nos relations dans la paix*, de Paul Dollié. Éditions des Béatitudes, 148 pages, 11 €